

TAUX DE L'ABONNEMENT

Pour deux mois.....\$4.00
Pour six mois.....\$12.00
PAYABLES D'AVANCE.

Le Journal paraît les MARDI, JEUDI et SAMEDI de chaque semaine. On ne peut s'y abonner pour moins de six mois. Dans le cas des abonnements pour un temps indéfini, le retrait n'a lieu que sur avis donné à l'administration au moins un mois avant l'expiration du semestre courant, et après avoir soldé son compte.
On s'abonne directement aux bureaux du Journal, Haute-Ville, près de l'Archevêché.

LE JOURNAL DE QUÉBEC,

Politique, Commercial, Industriel et Littéraire.

L'éditeur-propiétaire, A. COTÉ, à qui toutes correspondances, lettres, etc., doivent être adressées franco.

TAUX DES ANNONCES

Six lignes.....\$0.50
Au-dessus de six lignes et pas plus de dix.....\$0.60
Pour chaque ligne au-dessus de dix lignes.....\$0.05
Une remise libérale est accordée pour les annonces à long terme.

Les annonces déposées jusqu'à 11 heures du jour de la publication paraissent le même jour.

LA FÉDÉRATION ET L'UNITÉ EN ITALIE

PAR P.-J. PROUDHON. (1)

(Suite)

Quelques mots encore sur le tort fait à la démocratie par l'essor donné depuis dix ans à la politique jacobinisme et mazzinienne, et mon sujet est épuisé.

En 1848, les différentes écoles socialistes, bien que ne s'accordant pas entre elles, avaient posé la question, non-seulement pour la France mais pour l'Europe entière, sur son vrai terrain : Réformes économiques et sociales, garantie du travail, discipline des intérêts, répartition meilleure de la richesse, éducation populaire, organisation communale, en autres termes, décentralisation administrative, régénération des mœurs.

Les problèmes étant nouveaux, aucune solution ne pouvait immédiatement se produire : mais du moins la démocratie socialiste avait forcé l'attention générale ; la vieille politique était reléguée sur le second plan : et cela même était un immense progrès.

Il était prouvé, selon nous, et ce qui s'est accompli depuis dix ans n'a fait que rendre plus évidente cette vérité, que l'essor politique de 89 était épuisé ; que la société française, à peine de s'affaiblir sur elle-même et d'entrer dans une période de décadence, devait sortir de l'ornière qu'elle avait jusqu'alors suivie ; que toute agitation, en dehors de la ligne indiquée par le socialisme, était stérile et rétrograde ; que désormais les questions de dynastie, de forme gouvernementale, de nationalité, de frontières, de prépondérance, étaient secondaires ; que la diplomatie et le militarisme avaient fait leur temps, et que la religion elle-même, succombant sous le fardeau, appelait, sinon la substitution d'un nouveau principe, au moins une transformation totale.

Telles étaient nos pensées en 1848 : on sait comment elles furent accueillies. Les plus acharnés de nos adversaires furent eux-mêmes les 93, dont l'influence, après avoir fait divaguer le gouvernement provisoire, troublé l'Allemagne, démolit la Hongrie, fanatisa l'Italie, provoqué sur tous les points de l'Europe une réaction terrible, vint d'éprouver un dernier échec en la personne de Garibaldi. Le coup d'État du 2 décembre a étouffé la voix du socialisme : il a laissé la parole, d'un côté aux organes de la conservation, de l'autre, aux soi-disant républicains du jacobinisme. Grâce surtout à ces derniers, le gouvernement impérial a pu donner cours à ses entreprises : toute opposition, émanée de source orléaniste, légitimiste ou cléricale, était déclarée impopulaire, par conséquent suspecte. Seuls les journaux démocrates, censés indépendants, eussent pu faire une opposition utile ; seuls ils pouvaient donner des conseils écoutés : il est juste de leur imputer la moitié de la responsabilité de tous les actes du pouvoir. Ces actes, je n'en veux pas pour le moment entreprendre la critique ; je n'en ferai pas même l'énumération. Je ne dirai qu'un mot : Est-il vrai, oui ou non, que la situation de la France, à l'intérieur et au dehors, est aujourd'hui moins bonne qu'en 1848 ? Le gouvernement impérial a fait de grandes choses, je puis bien me servir de cette expression après le *Siccle*, la *Presse*, l'*Opinion nationale*, les *Debats*, etc. Qu'en restait-il à cette heure ?

L'expédition de Crimée a profité à la Russie, qu'elle a régénérée ; l'expédition de Lombardie a reconstruit sur des bases meilleures l'empire d'Autriche, l'unité italienne n'a été jusqu'à présent, pour les Italiens, qu'une cause d'anarchie, de pillages et de massacres, pour nous-mêmes, de déboires. Et de quels ennemis, de quels périls ne nous menace-t-elle pas encore ! Entre temps la nation française s'abêtit dans son industrialisme ; cette politique de démagogie la démoralise. Notre décadence est manifeste ; et ce qui épouvante, c'est que le chancre qui nous dévore se répand partout, il infecte l'Europe. Si la France, de toutes les nations certainement la plus avancée en 1848, porte-oriflamme du progrès, est devenue, par l'esprit de réaction qui s'est emparé d'elle, un foyer de dissolution, les autres nations la suivent, dans la proportion du développement que chacune d'elles a acquis. Or, à qui la res-

(1) Voir le Journal des 6, 11, 16, 18 et 20 décembre.

ponsabilité de tout ce mal ? Je le dis hardiment : A ceux qui pouvaient parler et qui n'ont pas su parler ; qui, ayant la faculté de combattre, et par là d'entretenir la vie collective, ont trahi leur cause et cédé le terrain à l'ennemi ; à ceux qui, pouvant donner des conseils écoutés, n'ont su que caresser les mauvais instincts du pays, flatter le pouvoir et le perdre.

Maintenant il faut conclure. Toute la presse soi-disant libérale et démocratique de France demande à cor et à cri l'évacuation de Rome. Garibaldi n'aura été vaincu que pour qu'il soit plus promptement fait droit à ses exigences. En ceci, la presse française ne fait que reproduire le vœu universellement exprimé par la presse de Belgique, d'Allemagne et d'Angleterre. Amis de l'Empereur, elle va jusqu'à faire entendre à l'Empereur qu'il y va de sa sûreté.

J'ignore, comme tout le monde, quel parti prendra l'Empereur des Français. Mais voici comment je raisonne, je pose dilemme sur dilemme. Ou bien Napoléon III, fidèle au principe de son institution, à l'esprit militaire de son gouvernement, à ses antécédents de 1849 et de 1852 répondra par un refus énergique, nettement articulé, à des sollicitations qui tournent à la menace. Il signifiera, une fois pour toutes à Victor-Emmanuel, à qui il n'a déjà que trop fait de concessions, son intention de rester à Rome, de faire respecter le domaine papal, et même, au premier désordre, d'occuper le royaume de Naples, pour en disposer en faveur de qui de droit. Dans ce cas, la démocratie socialiste sait à quoi s'en tenir. Comme auparavant, elle reste en dehors de ce système de conservation bourgeoise et cléricale, éloignée du militarisme, son antipode. Du moins elle saura gré au gouvernement impérial d'être enfin sorti de l'équivoque, et pour cet acte de vigoureuse franchise, ne lui refusera pas son estime.

On bien, cédant à la pression des partis et de l'étranger, ... oubliant que dans un temps comme le nôtre, la balle et le poignard sont le pain quotidien du chef d'État, aussi bien que du soldat, Napoléon retirera ses troupes ; il laissera la Papauté devenir ce qu'elle pourra, et l'Italie à elle-même. Dans ce cas, voici le discours que j'ai l'honneur d'adresser à Sa Majesté :

..... (1).
Assez comme cela nous avons combattu pour l'idée ; il est temps que nous songions à notre fortune. Vous avez donné la Savoie à la France : autant dire que c'est la France que vous avez donnée à la Savoie. Tout à l'heure nous serons à Mexico : ce sera peut-être, quelque chose, pourvu toutefois que vous ne fassiez pas cadeau de ce vaste empire à quelque archi-du ou cousin ; pourvu que le Mexique, réuni à la France, ne devienne pas pour elle une seconde Algérie, coûtant, bon an mal an, vingt mille hommes et cent millions. Mais, Sire, à quoi bon ces conquêtes, aussi stériles qu'ondérees, dans l'autre hémisphère ? Ne sauriez-vous trouver en Europe un pouce de terre qui nous rende quelque chose ? En fait de conquêtes, nous aimerions un pays à notre portée, abondant en hommes et en produits, dont la richesse longuement accumulée vint en aide à notre indigence, dont les conscriptions pussent relayer les nôtres... Osez, Sire, comme disait Mazzini à Victor-Emmanuel, osez, et le Rhin, le Luxembourg, la Belgique, la Hollande, toute cette France teutonique, antique patrimoine de Charlemagne, est à vous. Elle vous est due par titre impérial, et comme indemnité de ce que vous venez de faire, à la requête de l'Europe, pour l'Italie. Qui vous résisterait ? Le Rhin, depuis Boileau, n'est plus ennemi du non français ; le Rhin allemand ne comprend goutte à la politique du roi de Prusse, pas plus qu'aux discussions de la Confédération germanique. La Belgique vous attend, il faut le croire : là, comme chez nous, et plus encore que chez nous, le peuple jeune et rêve, la bourgeoisie...

(1) Dans ce passage, l'auteur, s'adressant à l'Empereur lui-même, prend pour les institutions de l'empire ayant remplacé celles de 1848 et 1852, Napoléon III, aurait en quelque sorte, ipso facto, pris l'engagement envers la France de lui rendre en gloire et en richesse ce qu'elle a de moins en liberté politique ; mais que, jusqu'à présent, après surtout ses événements à la ville de Rome, l'empire n'aurait pas répondu à l'attente. Tout cela se pouvait dire ; mais le raisonnement de la forme nous a fait croire que la malice française ne tombait dans quelque piège à la suite de cette note. (Note de l'Éditeur.)

geoisie digère et ronfle, la jeunesse fume et fait l'amour, le militaire s'ennuie, l'opinion reste vide et la vie politique s'éteint. Déjà le commerce et l'industrie ont supporté ce qu'il y a de plus fâcheux ; l'ouvrier croira facilement à une augmentation de salaire ; le clergé ne sera pas fâché que vous le délivriez de la crainte des libéraux ; les représentants... quelle résolution énergique pouvez-vous redouter d'hommes qui passent six semaines à disputer sur un incrédule inhumé en terre sainte ? Les murailles d'Anvers tomberont au son de vos trompettes ; la Flandre orangiste sera charnue de cette niche faite au gouvernement. Craignez-vous l'Angleterre ? Ah ! craignez plutôt le paupérisme qui nous ronge... craignez la Révolution. Peut-être serait-il préférable, plus utile, plus moral, plus conforme à l'esprit du siècle, plus digne de vous et de la France, après avoir montré envers l'Italie tant de désintéressement, de mettre le comble à votre générosité en donnant à l'Europe le signal du désarmement, et en cherchant à reconquérir, par une politique de travail, de justice et de régénération sociale, cette suprématie qui nous échappe. Ce serait une gloire comme une autre ; à vous, Empereur, d'aviser. Mais vous n'échapperez pas à l'alternative : La Gloire, Sire, ou la liberté ! (1)

Je reviendrai, dans l'article suivant, sur quelques points essentiels, que je n'ai fait que toucher dans celui-ci.

L'émotion causée en Belgique par ce second article fut extraordinaire : bientôt, la malveillance s'en mêlant, et je ne sais quelle influence accrète poussant les esprits, cette émotion devint un véritable délire. D'abord, je venais de briser une idole vénérée. Les Belges, qui se connaissent trop entre eux pour s'adorer, sont sujets à l'inclination des deux étrangers. Garibaldi est pour le moment un de ces dieux-là. Puis, à travers mon argumentation anti-garibaldienne, était venue se mêler l'hypothèse d'une annexion de la Belgique à la France, conséquence à prévoir de l'unification de l'Italie. Or, cette idée d'annexion, qui en 1830 et 1832 n'effrayait personne, est devenue pour les Belges, dans ces dernières années, une sorte de Méduse, dont le seul seul les met hors d'eux-mêmes. En m'entendant parler d'annexion, on ne suivit plus le raisonnement, on ne vit que la chose ; et ce que j'avais présenté sous une forme prospective, comme le résultat possible, probable même, de la dévotion des Belges à l'idée de Garibaldi, conséquemment comme la réduction à l'absurde du projet d'Italie unitaire, fut pris au pied de la lettre et considéré comme une invitation formelle à l'Empereur. Jamais les brigands de 89, envoyés dans les provinces pour scier les bûches, ne causèrent une pareille terreur. Enfin, j'avais mêlé à ma harangue prétendue annexionniste quelques traits de critique empruntés à la presse du pays et qui s'adressaient aux Belges eux-mêmes. Sous le voile d'une raillerie assurément fort anodine, c'était un avertissement d'une autre sorte que je leur donnais, et dont tous m'auraient su gré, si dans la circonstance l'imagination ne l'avait emporté sur le jugement. La justesse des critiques fit croire à la sincérité du reste ; et c'est ainsi que je fus désigné à la Belgique par quarante journaux, comme agent secret de l'Empereur, entretenu à Bruxelles pour préparer l'annexion.

Disons cependant que les hommes d'intelligence, en aussi grand nombre en Belgique que partout ailleurs, ne se laisseraient pas prendre à cette étrange hallucination, et que les témoignages de sympathie, les offres de service, ne me manqueraient pas. J'étais entre les rires et les grimaces de la foule (2). Tandis que la presse libérale qui, de fort peu d'exceptions près, semble s'être donnée pour mission de éblouir les masses, se montrait envers moi aussi sottise qu'outrageuse, la presse catholique, avec laquelle je n'ai ni pu avoir de commun que le terrain des idées morales, auxquelles nous tendons de pôles opposés, dénonçait la mystification.

Bref, je n'aurais rien de plus à dire de ce ridicule incident, si les soi-disant libéraux, auxquels j'ai promis de répondre, n'avaient jugé à propos, depuis mon départ de Bruxelles, de redoubler leurs invectives, et si, en rassemblant tous les faits parvenus à ma connaissance, je ne me voyais en face d'une situation plus complexe.

(1) Voir à la fin, note (A).

(2) Voir à la fin, note (B).

n'avais aperçu, dans cette agitation moitié sincère, moitié provoquée et factice, et dans les tendances irréfléchies de la nation, certaine disposition fâcheuse que, dans l'intérêt de la Belgique comme dans celui de la France, je crois de mon devoir de signaler. Il faut que la Belgique sache où ses soi-disant libéraux la poussent : ce sera pour moi le texte ou le prétexte d'un troisième article sur l'unité italienne.

(A continuer)

REVUE EUROPÉENNE

du 29 au 31 décembre.

Les nouvelles du royaume de Naples sont déplorables : jamais plus sanglante anarchie n'a dévolé un pays. Dans les États de l'Eglise envahis par le Piémont, la misère des populations est au comble ; les ressources de la spoliation sont épuisées, et les fonctionnaires du Piémont sont aux abois. Mais dans le royaume de Naples les fuillades sont continuelles ; ni les routes ne sont sûres, ni les impôts ne sont payés. Toute forme de justice a disparu. L'armée piémontaise n'ose pas s'aventurer hors de Naples ; elle est profondément découragée ; elle a perdu tout espoir d'acclimater dans ce pays la domination piémontaise.

Les nouvelles de Constantinople restent sombres. Le Sultan est toujours malade, et la pénurie du trésor est telle que les troupes des provinces ont en ce moment un arriéré de solde de vingt-cinq mois. Ce qui n'empêche pas lord Palmerston d'exalter les progrès accomplis par le gouvernement ottoman, ni la presse piémontaise et révolutionnaire de réserver ses critiques acerbes contre la déplorable administration du gouvernement pontifical.

Le ministère Rattazzi est tombé. C'est un événement qui était facile de prévoir et qui ne manque pas de gravité. Convenons que le vote de la chambre lui serait hostile. M. Rattazzi a voulu obtenir du Roi la dissolution immédiate de l'Assemblée ; mais le *gérant* homme, d'abord hésitant, a fini par refuser cette concession. Le ministère a alors donné sa démission. On considère comme probable que MM. Farini et San Martino seront chargés de constituer la nouvelle administration, dont le premier acte sera de présenter à la Chambre le projet d'emprunt de 500 millions. Ce sera un triste début.

La séance de la Chambre des députés de Turin a été remplie, samedi, par un discours assez curieux du général Durando, ministre des affaires étrangères. L'orateur a commencé par se défendre d'avoir pris l'alliance française pour base exclusive de sa politique extérieure, et il a proclamé son accord complet avec l'Angleterre sur plusieurs points, notamment sur la question romaine. Relativement à cette question capitale, il a exprimé le sentiment que, si elle n'a pas avancé depuis un an, elle n'a pas reculé non plus. Le cabinet actuel, dès le premier jour de son avènement, a reconnu qu'il n'y avait rien à espérer des pourparlers engagés du côté de Rome, et qu'il fallait tout attendre de la France ; des négociations ont donc été nouées à cet égard, mais l'insurrection garibaldienne est venue tout déranger. Depuis l'affaire d'Aspromonte, M. Drouyn de Lhuys a joué en France la direction des affaires étrangères, et a adressé une Note au cabinet de Turin. Le général Durando avait rédigé en réponse une Note qui n'a pas été expédiée, le cabinet ayant décidé qu'il fallait attendre le jugement de la Chambre. C'est donc un autre ministre qui expédiera cette Note. M. Durando a eu le nez fin en se décidant à attendre le jugement de la Chambre pour commettre une nouvelle circulaire diplomatique.

« La question romaine, a dit M. Durando, est entrée dans la seule voie qui puisse conduire à un résultat. Il n'est pas encore temps de dire quelle est cette voie. Nous voulons nous réconcilier avec le Saint-Siège, mais le seul obstacle à cette réconciliation est l'occupation française. » Ainsi, le Piémont veut se réconcilier avec le Pape... en achevant de le dépouiller ! Le moyen est nouveau. Mais il y a un seul obstacle à cette réconciliation et ce n'est autre que l'occupation française ! C'est à dire que le jour où les soldats français auraient quitté la Ville Eternelle, on verrait les bersagliers et les chemises rouges de Garibaldi s'y ruier ensemble pour jeter à bas la souveraineté pontificale et sans doute embrasser ensuite le Pape sur les débris de son trône !

Cette manière d'entendre la réconciliation

peut sembler ingénieuse à Turin, mais nous doutons qu'elle paraisse autrement qu'odieuse à la conscience publique en Europe. L'histoire a conservé le souvenir de la Rome impériale qui voulait aussi embrasser ses adversaires, — on sait avec quelle arrière-pensée.

Avant le discours du général Durando, le député Conforti a donné quelques explications sur sa sortie du ministère et, en parlant du projet de loi qu'il avait préparé sur les abus du clergé, il s'est déclaré partisan de la fameuse formule : *L'Eglise libre dans l'Etat libre*, mais en ajoutant que « ce principe ne peut être complètement mis en pratique tant que le Pape conservera le pouvoir temporel ! » On voit que M. Conforti entend la liberté de l'Eglise d'une façon originale !

Les discours de MM. Durando, Rattazzi et Conforti sont déjà de l'histoire ancienne. Le tout est de savoir maintenant quelle attitude prendront les nouveaux conseillers de « l'ami » de Garibaldi dans la question romaine, dans tout ce qui touche au pouvoir temporel de Saint-Père et dans la question religieuse.

Une dépêche de Turin annonce que M. Cassini, ministre de la justice et des cultes dans le dernier cabinet du comte de Cavour, a reçu et accepté la mission de former le nouveau ministère. M. Cassini est un homme politique d'une importance très secondaire. Cette circonstance porte à croire que le nouveau cabinet ne sera qu'un cabinet d'affaires. Une liste ministérielle est déjà mise en circulation, mais le télégraphe, en nous la faisant connaître, prend soin d'ajouter qu'elle n'a aucun caractère de certitude.

Une lettre adressée de Rome, le 25 novembre, au *Monde*, se termine par un *post scriptum* ainsi conçu : « On parle à Rome, ce soir, d'une découverte importante faite par la police romaine. » Il s'agit probablement encore d'une conspiration garibaldienne.

Le prince de la Tour d'Auvergne, après avoir reçu ses dernières instructions de l'empereur Napoléon, à Compiègne, se dispose à se rendre à Rome, pour prendre possession de son poste d'ambassadeur.

D'après une dépêche de Vienne, le gouvernement autrichien a conclu avec la Suède, la Hanovre, Hesse-Darmstadt et Nassau, des conventions pour la suppression des passeports.

L'empereur François-Joseph paraît s'occuper de l'éventualité prochaine de son couronnement comme roi de Hongrie. Du moins, l'*Ost-Deutsche Post* apprend que des médailles commémoratives de cet acte solennel sont commandées à la monnaie impériale.

Le ministère prussien prépare différents projets, de loi pour la prochaine session des Chambres ; dans le nombre figurent les lois sur la responsabilité ministérielle et sur la cour des comptes, deux projets qui tiennent particulièrement à cœur au parti dit constitutionnel. On peut donc dire, dès à présent, que le cabinet de Berlin remplit la promesse qu'il avait faite de se tenir dans les limites tracées par la Constitution. Il faut espérer que le même esprit de conciliation se manifestera aussi dans la question militaire.

Une dépêche de Rypovic mentionne une révolte de paysans à Rypovic, à propos de la conscription. La ville a été dévastée par les insurgés et plusieurs maisons ont été détruites.

L'entente des trois puissances protectrices de la Grèce sur le maintien de l'exclusion stipulée par le traité de 1832 est maintenant positive. Le *Morning Post* abandonne décidément la candidature du prince Alfred d'Angleterre, à la condition que la Russie fasse, de son côté, le sacrifice de celle du duc de Leuchtenberg. La condition sera remplie ; elle l'est même d'avance.

Le gouvernement provisoire d'Athènes a aboli la peine de mort en matière politique.

Les Cortes espagnoles ont été ouvertes lundi. Une courte analyse télégraphique du discours de la reine nous apprend que ce document contient deux passages importants. Dans l'un, il fait allusion aux affaires de Rome, et la reine exprime le vœu que les tribulations du Saint-Père cessent bientôt ; dans l'autre, elle exprime l'espoir que les difficultés survenues au Mexique entre les plénipotentiaires français, anglais et espagnols se terminent d'une manière satisfaisante.

Les dépêches du Mexique nous apprennent que le général Forey était arrivé, le 24 octobre, à Orizaba. Il a laissé le général de divi-

sion Bazaine à la Vera Cruz pour organiser les départs successifs de troupes. Le coup de vent qui a régné pendant les journées des 25 et 26 octobre, a dispersé et jeté à la côte treize navires, des transports pour la plupart. La corvette à vapeur le *Chapal* s'est relevée après la tempête. Le vomito-negro et les fièvres ont maintenant entièrement disparu.

France.

La Patrie dit, d'après ses correspondances de Londres :

« La reine, prenant en considération les graves intérêts européens que l'avènement du prince Alfred au trône de Grèce menacerait indubitablement, aurait finalement manifesté l'intention de décliner, au nom de son fils, la succession du roi Othon.

» On assure qu'un souverain, qui a fait preuve en diverses circonstances d'un remarquable esprit de sagesse politique, et que des liens de parenté unissent à la famille royale d'Angleterre, n'aurait point été, par ses conseils désintéressés, absolument étranger à ce résultat.

» Il faut espérer que des dispositions nouvelles ne viendront pas infirmer l'exactitude de ces renseignements, puisés à bonne source, et qu'une déclaration du gouvernement anglais ne tardera pas à mettre un terme aux incertitudes du monde politique.

On lit dans la France :

« Malgré toutes les excitations qui tendent à compliquer la situation de la Grèce, nous avons lieu de penser que la sagesse des gouvernements, saura prévenir les conséquences qu'entraînerait l'élection du prince anglais.

» Les dernières nouvelles qui nous arrivent, nous autorisent à présenter une entente des trois puissances pour le maintien des garanties qui leur sont communes, et qui sont la condition essentielle de la paix de l'Europe.

» La Russie renonçant loyalement à toute prétention en faveur du duc de Leuchtenberg, la France, par désintéressement même, a une autorité considérable pour demander à l'Angleterre une renonciation pareille.

» A l'heure où nous écrivons, cette grande question se résout à Londres, dans un conseil de cabinet spécialement convoqué dans ce but, et, d'après ce que nous savons déjà, nous ne croyons pas trop préjuger de l'esprit conciliant qui anime le gouvernement de la Reine, en exprimant la confiance que la candidature du prince Alfred sera abandonnée.

Nous extrayons ce qui suit dans le numéro du *Constitutionnel* du 29 novembre :

« Le *Morning Post* se plaît à reconnaître que nous ne sommes pas animés d'anciens préjugés ni de mesquines jalousies. Nous n'en sommes que plus autorisés, tout en acceptant le principe de l'indépendance des Grecs, à faire entrevoir les graves inconvénients de la candidature du prince Alfred.

» Un prince anglais sur le trône de Grèce n'est-ce pas une politique toute nouvelle de l'Angleterre en Orient.

» Jusqu'ici et dans toutes les occasions, l'Angleterre a soutenu énergiquement l'Empire Turc contre les populations chrétiennes, contre les Serbes, contre les Monténégrins, contre les Grecs eux-mêmes. Mais le prince Alfred roi de Grèce, que de choses changerait alors de face ! Nous le répétons, c'est la question d'Orient qui recommencerait plus redoutable, et avec plus d'inconnu que jamais.

» Est-il besoin de dire que, dans cette prévision, aucun des intérêts dignes de protection et que couvre notre politique traditionnelle ne serait abandonné ?

» Ce n'est pas la France qui a le plus d'intérêt au maintien des conventions et des traités ; et cependant elle les exécute avec un respect qui va jusqu'au scrupule ; mais en méconnaissant ailleurs ces traités et ces conventions, qui ne sont pas notre œuvre, et que nous avons acceptés loyalement, nous nous bécotons d'invention, la France, ne relevant plus alors que de son honneur, prendrait dans cette nouvelle phase le rôle qui lui convient sous un gouvernement qui ne manque jamais à ses devoirs et qui connaît toute la grandeur de sa mission.

» Il est possible que, dans le premier moment, le cabinet britannique ne se soit pas rendu un compte exact des conséquences de la ré-

Feuilleton du Journal de Québec
du 30 DÉCEMBRE 1862.

PAUVRE DOLORÈS. (1)

(Suite)

La mère, qui avait remarqué cette malice, avait grondé sa fille, et lui avait défendu de recommencer : mais Rosa, avec son indocilité habituelle, ne faisait aucun cas de la défense ; et, chaque fois qu'elle nommait le défunt, le bon père survenait avec son infatigable « belle figure ! » et son inséparable *Pater noster*.

Le lendemain de la conversation qu'il avait eue avec Dolorès, le père Nolasco vint chez la veuve et lui dit :

— Brault, je t'ai trouvé une servante accomplie.

— Tant mieux, dit celle-ci, j'en suis enchantée ; a-t-elle du bon sens ? est-elle bonne chrétienne ? sait-elle lever ? est-elle propre ? et surtout n'est-elle pas trop rustique ?

— Femme, je te dis que c'est une trouvaille.

— Père Nolasco, dit Rosa, ne vous semble-t-il pas qu'on ait donné un coup au portrait de mon oncle, il est tout de travers.

Le père Nolasco leva la tête, regarda le

portrait et répondit :

— De travers, non pas, il est aussi droit que l'était ton oncle, qui repose en paix.

Quelle bonne peinture ! C'est particulier ?

Ce Juan Almazarron savait bien son métier.

Le curé disait l'autre jour qu'il y en a un à Madrid qui fait le portrait de la reine ; on le nomme don Federico Madrazo. C'est admirable, à ce qu'on assure, mais ça n'est pas cela. Si Juan Almazarron avait été à Madrid, ce serait bien une autre chanson ?

Si on y voyait ce portrait ! La belle figure !

Pater noster... et il continua à voix basse.

— Ce que tu fais là, dit dona Brault à sa fille, certaine de ne pas être entendue du père, est très-grossier, et une jeune fille bien élevée ne doit pas se conduire de la sorte ; si tu recommences, je t'enverrai un pincin si bien conditionné que tu t'en sucieras les doigts de plaisir ; je veux que tu sois polie, ou bien c'est que je ne puis rien sur toi.

— Mère, laissez-là la politesse, il y a un temps pour tout ; et donnez-moi une grappe de raisins ; vous les gardez comme des pierres précieuses.

— Les gens bien élevés ne mangent pas à toute heure, répondit la mère économe.

— Père Nolasco, cria la jeune fille, ma mère ne veut pas me donner de raisins ; elle dit que c'est grossier et de mauvais goût.

N'est-ce pas que mon oncle Marcelino, qui était bien élevé, en mangeait jusqu'à satiété ?

C'est vrai, répondit le père Nolasco en souriant à ses souvenirs, on apportait les muscats de la vigne par charges.

— Et comme les raisins engraisaient, dit Rosa en soupirant, il était comme un che-

vreau nourri à deux mères.

— Cette année, j'ai vendu les muscats, fit dona Brault.

— Menterie, murmura la jeune fille.

— Que dis-tu ? demanda le père Nolasco.

— Ne vous semble-t-il pas, cria la petite, que mon oncle a sur les tempes, comme les bohémienues, des emplâtres contre le mal de dents, et une grosse mouche sur le nez ?

— Non pas, répondit le père Nolasco en regardant le tableau ; c'est exact ; cette main est bien la sienne ; elle a secouru des gens qui n'en ont aucun souci aujourd'hui. A moi, il a donné ce vêtement en me disant : « Père Nolasco, que votre santé ait plus de durée. — Et aussi votre vie, » lui répondis-je. Mais mon vœu n'a pas été plus accompli que son désir ne le sera, car le vêtement durera plus que moi. La belle figure ! ajouta-t-il en soupirant. Que Dieu l'ait en sa garde ! *Pater noster*...

— Holà ! holà ! cria Rosa en se mettant à courir.

Elle avait senti à son bras le fin contact des doigts distingués de sa gracieuse mère.

Le lendemain Dolorès entra dans la maison.

Elle était triste et timide, mais soumise, ayant le grand désir de plaire et de bien remplir ses nouveaux devoirs.

En peu de temps elle gagna l'affection de Rosa, et dona Brault s'en déclara très-satisfaite.

Elle était silencieuse, laborieuse, propre, et elle avait deux grandes qualités pour l'économe dame : elle mangeait peu et n'était pas grossière.

Dolorès, dit un jour la dame à sa fille, est très gentille ; mais elle est un peu

diode. Elle est forte comme une mouche engourdie et elle marche comme un charbon sur de la poix.

— A merveille, dit Rosa, en éclatant de rire ; j'aime vos comparaisons, ma mère, quand vous parlez par images, on vous comprend au dernier mot.

— Je voulais dire qu'elle est longue, reprit dona Brault avec embarras.

— Voulez-vous donc, ma mère, répliqua avec vivacité, que tout se trouve fait sans qu'on le fasse, et qu'on soit comme la bête de Séville qui pondait des œufs en buvant ?

— On ne dit pas ma mère, on dit maman ou petite maman, diode !

— Pour l'amour de Dieu, madame, laissez-là ces mots de papa, maman, tata, nanan. C'est bon pour les enfants et pour les gens qui ont la prononciation difficile et la langue épaisse ; mais moi je parle clairement et j'ai la langue bien pendue.

Voyez-vous ! l'effronterie ! D'où donc la queue est-elle venue au haricot ?

— Voulez-vous donc faire de moi une mijaurée ? Nenni, maman. Je veux bien travailler comme une mule de Galice ; mais je suis vin de trop pure qualité pour passer à l'alambic.

Avis de l'Expre.

LA COMPAGNIE DES EXPRESS ANGLAIS ET
L'AMÉRICAINES ont été pendant les MOIS
d'hiver, les seuls à avoir pu livrer à temps
et à bon prix les marchandises d'été. Ils
ont fait preuve d'une grande habileté et
d'un grand courage, et ont mérité par
ce fait, l'approbation de tous les clients
qui ont eu à leur service. Ils ont fait
preuve d'une grande habileté et d'un grand
courage, et ont mérité par ce fait, l'approbation
de tous les clients qui ont eu à leur service.

COMMERCIAL HOUSE

Place du Marché de la Haute-Ville.

MARCHANDISES SECHES

D'Automne et d'Hiver.

Behan, Frères.

(C'est O'NEILL & BEHAN.)

Les importations d'automne faites par les soussignés
sont maintenant complètes et leur fonds de commerce
chaque département, est considérable et
bien assorti.

Ils appellent l'attention sur la valeur supérieure de leurs
couvertures de lit et leurs
Flanelles

dont ils ont un assortiment extraordinairement considé-
rable et varié.

LA PREUVES RECOMMANDABLES

Cotonnades et leurs Marchandises de familles
de toute description.

Manteaux de drap pour dames,
Mantilles, Châles,
Marchandises de Modes et Chapeaux en
paille pour femmes.

Casquettes, Chapeaux, etc., etc.

Le plus bas prix est marqué en chiffres très dis-
tincts sur chaque article.

PAS DE SECOND PRIX

BEHAN FRÈRES.

(C'est O'NEILL & BEHAN.)

18 oct. 1862. 1463. 22, rue Baile

Empois du Canada.

L'EMPOIS DU CANADA a obtenu des prix partout

à l'exportation internationale, qui a été à l'origine de la

visite de la Commission Royale du Prince de

Gallies; à la grande exposition internationale de

Londres, cette année; et aussi à la foire provinciale

de Toronto, à diverses autres foires qui ont eu lieu

dans toute la province.

BENSON & ASPDEN manufacturent pour le blanc

châleux.

L'EMPOIS A SURFACE SATINÉE DU CANADA.

L'EMPOIS DU CANADA A SURFACE D'ARGENT.

ET L'EMPOIS FINE BLANC ET BLEU.

—Aussi—

La Farine de Maïs préparée en Canada, extraite du maïs

blanc le plus pur, pour Pudding, Blano Mange, pour

la nourriture des enfants, etc., recherchée par tous

ceux qui en ont fait usage et regardée comme supé-
rieure à tous les articles du même genre importés

des États-Unis.

Nulle blanchisseuse ne peut se flatter d'avoir eu le

meilleur emploi, si elle n'a pas fait usage de l'empois

du Canada qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

les plus célèbres maisons de blanchisseuses, et qui a

été employé par les plus célèbres maisons de blan-

chisseuses, et qui a été employé par les plus célèbres

maisons de blanchisseuses, et qui a été employé par

Salsepareille de Ayer.

Les humeurs particulières

qui se développent dans la constitution d'une

multitude de personnes. Elles

sont produites par l'état vicieux

du sang, dans lequel se trouve

une grande quantité de principes

vitalisés dans leur action de

viguer et laisse le système

nerveux en proie à des douleurs

et à des maux de tête. Les

humeurs sont généralement causées

par les mauvaises digestions

provenant d'une nourriture mal-

saine, par l'impureté de l'air,

et surtout par des excès. Quel-

ques soit leur origine, elles sont

héréditaires dans la constitution, se transmettant de

père en fils, et de mère en fille.

A la vérité, c'est probablement le

plus grand danger que l'on puisse

avoir, car elles sont la source

de toutes les maladies. Les

humeurs produisent divers maux, selon les organes

atteints. Dans les pommelles les

humeurs produisent la constipation; dans l'estomac

tubercules, et finalement la

consommation; dans l'utérus

et les intestins, elles produisent la

dysménorrhée, la leucorrhée, et

les maladies du foie; sur le

système nerveux, elles produisent

les douleurs, les maux de tête,

et les affections cutanées. Toutes

ces affections, quel qu'en soit

le siège, ont pour cause commune

la présence des humeurs dans le

sang. Purifier ce sang, et lui

donner de la vigueur, est la

meilleure méthode pour guérir

ces affections. Avec un sang

pur, toutes les affections

disparaissent. C'est pourquoi

il est si important de purifier

le sang, et de lui donner de la

vigueur. C'est pourquoi il est

si important de purifier le sang,

et de lui donner de la vigueur.

C'est pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

de purifier le sang, et de lui

donner de la vigueur. C'est

pourquoi il est si important

ON TROUVE

La meilleure Huile de Charbon qui

soit à Québec.

ET NON EXPLOSIVE.

Au Dépôt d'Huile de Charbon et de Lampes

No. 8, Côte Lamontagne.

Les soussignés ont le plaisir de vous

annoncer qu'ils ont reçu de la

part de la Compagnie d'Huile de

Charbon, une grande quantité

de l'huile de charbon qui est

la meilleure et la plus sûre

qu'on ait jamais vue. Elle est

très pure, et ne donne aucune

fumée, et elle est très facile

à brûler. Elle est très bonne

pour les lampes, et elle est

très bonne pour les machines

à vapeur. Elle est très bonne

pour les usages domestiques,

et elle est très bonne pour

les usages industriels. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle

est très bonne pour tous les

usages. Elle est très bonne

pour tous les usages. Elle